

Comment "Rwanda 94" a "changé nos vies"

Scènes Jacques Delcuvelierie revient sur l'aventure unique, et toujours en cours, de ce spectacle.

Rencontre **Guy Duplat**

Le génocide des Tutsi a changé la vie du metteur en scène Jacques Delcuvelierie et de sa compagnie Groupov. Le spectacle fleuve (5h40 hors entractes) "Rwanda 94", créé en 2000, a marqué les esprits et ses suites se font toujours sentir : sortie récente d'un coffret DVD avec l'intégrale du spectacle et les documentaires réalisés autour de celui-ci; sortie du texte en kinyarwanda; projection du film Bruxelles-Kigali à l'université de Milwaukee, etc.

Le Groupov gère en Belgique l'opération "les hommes debout" qui se déroule actuellement dans plusieurs villes du monde et au Rwanda. En Belgique, on peut la voir sur la maison du roi à la Grand-Place à Bruxelles, sur l'hôtel de ville à Saint-Gilles, à Mons, à Liège : de grandes peintures du plasticien Bruce Clarke montrent des victimes du génocide, debout, qui nous regardent. "Il n'y a pas de déploration, commente Jacques Delcuvelierie. La victime est debout devant nous. Bruce Clarke donne une présence aux disparus, il leur rend leur dignité."

Reynders n'a pu aider

Le ministre rwandais de la Culture avait invité le Groupov à rejouer le 6 avril, "Rwanda 94" à Kigali pour l'anniversaire du génocide. Mais cela ne s'est pas fait car le ministre des Affaires étrangères, Didier Reynders, n'a pu apporter l'aide financière indispensable alors qu'il y a dix ans, le Groupov était venu jouer au Rwanda grâce au ministre de l'époque, Louis Michel.

"Rwanda 94" fut un spectacle hors normes par son ampleur comme par son ambition, qui entreprenait non seulement de parler du génocide, mais aussi d'en faire une interprétation politique et surtout humaine. "Rwanda 94 et son sous-titre très important, 'Une tentative de réparation symbolique envers les morts à l'usage des vivants', tentait, imparfaitement bien sûr mais résolument", note Jacques Delcuvelierie, son concepteur et metteur en scène, "de rendre voix et visage aux victimes mais aussi d'interroger les motifs et le processus de leur assassinat. On ne saurait s'imposer moins dans le souci, ou à l'usage, des vivants."

La pièce a été jouée dans de très nombreux pays, avec un grand succès. Elle fut jouée il y a juste dix ans, pour le dixième anniversaire du génocide, à Butare, Kigali et sur les collines de Bisesero, là même où tant de massacres ont eu lieu. On y a joué là, "La Litanie des questions" et la fin du spectacle consacrée à la résistance dans cette région, sous la forme musicale et poétique d'une cantate. Le chœur des morts de "Rwanda 94" y a résonné: "Narapfuye, baranyishe. Sindaruhuka, sindagira amahoro": "Je suis mort, ils m'ont tué, je ne dors pas, je ne suis pas en paix."

"Ce spectacle a changé le Groupov, mais aussi notre vie à tous, certains se sont mariés à des rescapées rwandaises. Cela reste pour moi, même encore aujourd'hui, étouffant, mais il n'y aurait pas de raison que je referme

cette porte. Et pour les survivants, 20 ans, c'est très court."

La force du théâtre

Jacques Delcuvelierie refuse de traiter d'"indicible" ou d'"irreprésentable", le génocide, "ce serait lui conférer un statut transcendantal comme s'il ne s'agissait pas d'un acte posé par des humains et rien de ce qui est humain n'est interdit ou hors d'atteinte du champ artistique". Pour lui, il s'agit de poser la question de la vérité de la souffrance, du pourquoi et ne pas être dans le seul deuil ou la déploration. "Un crime contre l'humanité doit être un déchirement pour toute l'humanité." Un spectacle qui dès lors, posait sans ambages la question des responsabilités.

Par rapport aux nombreux livres sur le sujet, "la force du théâtre a été de réunir une communauté humaine qui joue et reçoit ensemble, un texte sur ce qui fut

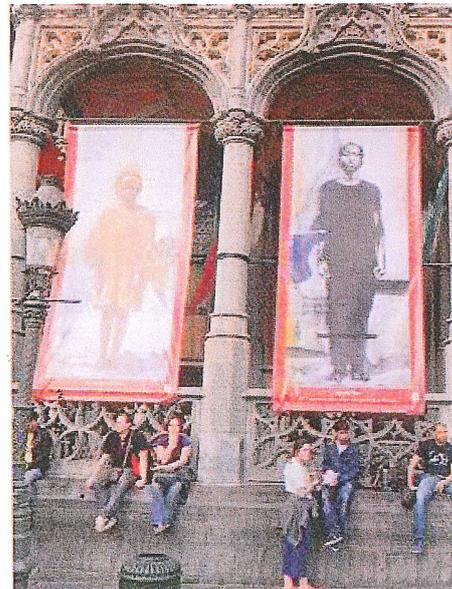
La force du théâtre : réunir une communauté qui reçoit un texte sur ce qui fut une rupture même de l'idée de communauté.

une rupture même de l'idée de communauté. C'est une réparation symbolique où des acteurs venus de différents pays, de différentes origines, où des spectateurs mêlés, vont faire un chemin ensemble. Le vieux mot de catharsis trouve ici toute sa force. On démontrait qu'on pouvait revivre ces événements autrement."

"Mais c'est un théâtre à la limite entre réel et représentation. Quand la survivante, Yolande Mukagasana, intervient, est-elle en représentation ou non ? Et il y a la musique, la beauté et l'émotion, car le génocide, forme extrême de la hideur humaine collective, exige un chant d'une beauté inouïe, un chant, tout ensemble, comme un cri et comme un silence, le

chant de la pensée, du deuil et de la révolte, un doux chant de guerre, le chant des morts qui ne dorment pas."

Jacques Delcuvelierie regrette que le théâtre actuel "verse trop dans l'intime ou dans l'esthétisant et ne s'empare plus du monde comme pouvait le faire Peter Weiss", ou lui-même avec le Rwanda. "Si on le fait aujourd'hui, on se fait accuser de manichéisme."



Les "hommes debout" à la Grand-Place de Bruxelles.